



RENATO NICOLODI- JUAN PAPARELLA-GEORGES ROUSSE

7/7-11/11-2018

Cet été, l'art contemporain et l'architecture militaire questionneront la mémoire, la fragilité et l'instabilité du monde au Fort d'Emines. Le visiteur immergé dans un lieu quasiment intact depuis 1914 y découvrira les propositions artistiques de trois artistes contemporains : Renato Nicolodi (sculptures), Juan Paparella (dessins, photographies) et Georges Rousse (anamorphoses). Leurs œuvres interrogeront le site tant sur son architecture que sur son histoire. Construit entre 1888 et 1892 par le général Brialmont, le fort d'Emines est l'un des mieux conservés des neuf forts qui constituent la position fortifiée de Namur. Décor cinématographique s'il en est, aujourd'hui enfoui dans la végétation, il n'a rien perdu de sa force d'évocation. Généralement inaccessible au public, il ouvrira exceptionnellement sa lourde porte aux travaux des artistes et aux visiteurs. Une proposition à la frontière de deux mondes, initiée par les services de la culture et du patrimoine culturel de la Province de Namur.



Georges Rousse, Namur 2018 (projet) © G. Rousse

INFORMATIONS PRATIQUES :

Dates de l'exposition : Du 7 juillet au 11 novembre 2018

Vernissage : 6 juillet à 18 h 30

Adresse : Rue du Fort d'Emines, 5003 Saint Marc

Visite individuelle de l'exposition : Du 7 juillet au 11 novembre 2018, tous les dimanches. Départ de la visite toutes les 30 minutes, entre 13h30 et 17h (en semaine sur réservation pour groupe de 10 personnes minimum).

Visite spéciale famille à 15h

Prix des visites : Adultes : 5 € - Etudiants : 3 € - Gratuit pour les moins de 7 ans (Groupes minimum 15 personnes 3 € - Scolaires : 3 €)

Transports : Liaison ligne 822 direction Eghezée ; arrêt Emines Sacré Cœur ou St Marc chemin de Vedrin + parcours à pied

Événements et activités annexes : www.emines-18.be

Catalogue Ed. Stichting Kunstboek. Textes d'Aliénor Debrocq, Olivier Duquenne, Hadja Lahbib, Axel Tixhon, Georges Vercheval. Prix 20 €

Informations sur les visites du Fort et réservations :

Mélodie Brassinne

081/77.54.47- 0470/252.865

Contact Presse et partenariats :

FR : Apropos communication

Valérie Constant : -0473/ 85 57 30

v.constant@aproposrp.com - www.aproposrp.com

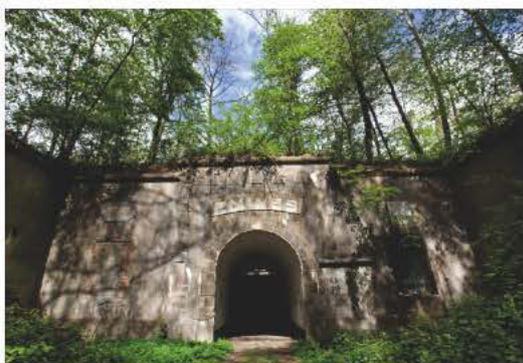
NL : CARACAS : Hélène van den Wildenberg

02/560 21 22 - 0495/ 22 07 92

info@caracascom.com - www.caracascom.co

LE FORT D'EMINES : UN SITE EXCEPTIONNEL

Entrée du Fort d' Emines
© Frédéric Pauwels / coll. HUMA



Proche du centre de Namur, entre les villages d'Émines et de Saint-Marc, le Fort d'Émines est l'un des neufs forts qui constituent la position fortifiée de Namur. Ces neufs forts, répartis autour de la ville de Namur, ont été construits entre 1888 et 1892 par le général Brialmont, architecte militaire. À présent dissimulés dans des massifs boisés, ces forts sont généralement inaccessibles au public. Parmi eux, le fort d'Émines est non seulement le mieux conservé, mais il est aussi demeuré presque inchangé depuis 1918.

Aujourd'hui, dissimulés dans nos campagnes namuroises et liégeoises, les « forts de la Meuse » ont joué un rôle clé dans la conception stratégique défensive de la Belgique entre la fin du XIXe siècle et la Seconde Guerre mondiale. Parfois accessibles, souvent dans un état très délabré, quelques fois dangereux à visiter, cet archipel bétonné ne constitue pas un moins un authentique « lieu de mémoire » de notre histoire locale mais aussi de notre passé national et, paradoxalement, de la construction de l'idéal européen...

Conception et construction des forts de la Meuse

Après la guerre franco-prussienne de 1870-1871 qui renverse l'équilibre politique établi sur le vieux continent, la situation militaire de la Belgique est profondément modifiée. Ce conflit a nécessité la mobilisation de l'armée belge, mais elle a aussi révélé les grandes difficultés de cette dernière. Tout en prouvant l'efficacité du statut de neutralité protégeant le petit royaume, il a aussi démontré l'inquiétante vulnérabilité des troupes nationales face à une attaque provenant du Sud ou de l'Est.

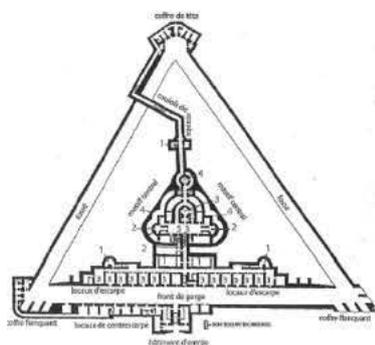
Le royaume belge apparaît comme le probable théâtre d'opérations d'une éventuelle nouvelle opposition entre l'Empire allemand et la République française. Afin de manifester ouvertement sa neutralité, la Belgique est invitée à rendre difficile, sinon impossible, la traversée de son territoire en fortifiant le couloir mosan, le seul véritable obstacle naturel barrant le passage à travers le pays. Les positions fortifiées de Namur et de Liège doivent retarder la pénétration d'une armée d'invasion et permettre la réunion de troupes alliées pour faire face à l'envahisseur.

Sur le plan national, la construction de ces fortifications rencontre de nombreuses oppositions soulevées par le coût financier de cette opération.



Fort d'Émines, © Frédéric Pauwels / coll. HUMA

Plan du Fort d'Émines



Le projet du général Brialmont, fortement inspiré des exemples français et allemands, répond également aux inquiétudes des populations qui vivent au sein des places fortes.

Il prévoit l'installation de petits forts qui dessinent une ceinture de protection située à distance respectable des agglomérations. Les forts ont avant tout la mission de couvrir de leurs tirs les voies de communication qui convergent vers la ville. Leur protection est assurée par une solide voûte en béton résistante aux calibres des

armes les plus puissantes utilisées à la fin du XIXe siècle. L'usage de ce nouveau matériau apparaît comme une formidable amélioration des forts encore très souvent construits en briques.

Les premiers travaux débutent à la fin de l'année 1888. Ils sont terminés en octobre 1891. Les 21 forts (9 à Namur, 12 à Liège) ont donc été bâtis en moins de trois ans. Ils ont coûté plus de 72 millions de francs. Ils ont nécessité la construction d'une voie ferroviaire de cent kilomètres, le creusement et le terrassement de quatre millions de mètres cubes de terres ainsi que la fabrication et le coulage de plus d'un million de mètres cubes de béton.

Henri-Alexis Brialmont dépasse de beaucoup le budget alloué (50 millions). La postérité a vu en lui le « Vauban belge », mais ses réalisations n'ont guère résisté face aux invasions allemandes de 1914 et de 1940.

Une résistance brève mais héroïque

Fort d'Emines, © Frédéric Pauwels / coll. HUMA



Le 31 juillet 1914, la mobilisation de l'armée belge est décrétée. La position fortifiée de Namur doit accueillir la 4^e Division d'Armée. Ensemble, ces troupes atteignent un effectif de 38.000 hommes.

Cependant, le manque de matériel et d'encadrement est patent dans toutes les parties de l'armée. La plupart des forts sont commandés par des officiers retraités. Leurs pièces d'artillerie étaient à la pointe du progrès en 1890, mais elles sont déjà dépassées en 1914, tant par le calibre

(21 cm maximum) que par la portée (7 à 8 km maximum).

A partir du 15 août, le commandement de la position fortifiée de Namur s'attend à un contact avec les armées allemandes. Au soir du 18 août, le Roi Albert décide de replier l'armée de campagne vers Anvers, car la pression exercée par de fortes masses allemandes sur les troupes belges devient trop dangereuse. Les forts namurois se retrouvent alors isolés, en première ligne, face à une centaine de milliers de soldats allemands épaulés par 400 pièces d'artillerie. La journée du 23 août s'annonce décisive. Après une intense préparation d'artillerie qui écrase tout le secteur Nord-Est en concentrant les pièces les plus puissantes sur les forts de Cognelée et de Marchovelette, les masses d'infanterie s'ébranlent vers 10 heures. La résistance est désespérée. Le général Michel ordonne la retraite générale à 12h30.

Quant aux troupes de forteresse, elles continuent à subir les bombardements allemands. Le fort de Marchovelette est une nouvelle fois le plus éprouvé. Touché par un obus de 42 cm, vers 14 heures, il explose. A Cognelée, les voûtes s'effondrent sous les coups des obus de 30,5 cm.

Les autres forts tombent les jours suivants après avoir subi le même sort que les premiers. Effrayés par les récits des bombardements des forts de Marchovelette et de Cognelée, les soldats abandonnent leur poste. Le commandant du fort n'a plus qu'une trentaine d'hommes à son service le 24 août au matin. Il est capturé, sans combattre, par une patrouille allemande vers 13h00.



Plan du Fort d'Emines, © Aurélie Morimont

Le fort d'Emines, sentinelle du souvenir

Portrait du Brigadier Michaux



En août 1914, le fort d'Emines est situé en retrait de la zone attaquée principalement par l'armée allemande. Au début de l'offensive, il participe, avec la position voisine de Cognelée, au bombardement des envahisseurs qui sont débusqués au nord de Namur. Relativement épargné le 23 août, il contrarie l'avancée ennemie. Il protège ainsi la retraite difficile des soldats belges défendant les intervalles et inflige des pertes à la 38^e division allemande qui avance entre Cognelée et Marchovelette vers Namur. Une fois la percée réalisée, l'artillerie lourde allemande concentre ses tirs sur Emines, Le 24 août, entre midi et 16h30, les projectiles pleuvent sur le fort (au moins deux par minute). Réduite au silence, la garnison n'est plus d'aucune utilité. Son commandant, le capitaine Lallemand, ordonne la destruction de l'armement encore fonctionnel et consent à la reddition. Les troupes belges sont capturées et conduites en Allemagne.

Comme les autres forts de la position namuroise, l'ouvrage d'Emines sera investi par l'occupant pendant la guerre. Des travaux de renforcement sont exécutés sur le site endommagé par plus de deux mille impacts. Ces interventions sont encore bien visibles aujourd'hui.

Entre 1926 et 1930, une commission militaire étudie l'opportunité d'employer les forts de la Meuse (à Liège et à Namur) en vue de renforcer la défense de la Belgique. A Cognelée et à Emines, ils sont transformés en dépôts de munition. Une ouverture est, alors, percée dans la contrescarpe pour faciliter le passage du charroi. Attaqués violemment en mai 1940, ils subissent d'importantes destructions auxquelles échappent, naturellement Cognelée et Emines.

Aujourd'hui, le fort d'Emines constitue donc un rare héritage authentique de la conception et de l'utilisation d'un ouvrage militaire dans le cadre d'un conflit moderne. Confronté à un bombardement massif et restauré en vue d'une réutilisation postérieure, il a conservé une grande partie de son organisation d'origine. Désarmé, il a ainsi perdu son attitude agressive.¹

¹ Extrait du catalogue de l'exposition , Axel Tixhon, professeur d'Histoire à l'Université de Namur, Ed. Stichting Kunstboek, 2018.

L'EXPOSITION

L'invitation de trois artistes à investir *in situ* l'architecture militaire du Fort d'Emines a pour objectif de faire dialoguer ce lieu de mémoire avec des formes d'art les plus actuelles. Ce projet artistique d'envergure dans un lieu inhabituel intervient dans le cadre de la fin des commémorations de 14-18 et de la saison Transhumance II du service de la Culture de la Province de Namur durant la rénovation de la Maison de la culture.

Conçue autour d'un travail d'intégration d'œuvres des trois artistes contemporains Georges Rousse, Renato Nicolodi et Juan Paparella, l'exposition a pour fil conducteur la question de la mémoire individuelle et son lien avec la mémoire collective du traumatisme de la guerre 14-18 dont Emines est un héritage patrimonial. Les trois artistes ont en effet conçu des intégrations qui abordent directement ou indirectement les traces laissées par cette mémoire et leur effacement partiel.



1



2



3

1. Juan Paparella, Sans titre, 2018, Encre et papier, 200 x 110 cm © Vincent Everarts
2. Georges Rousse, NAMUR 2018, © G. Rousse
3. Renato Nicolodi, SCRINIUM I, 2015, 149 x 153 x 249 cm, Pierre bleue & laiton, Courtesy Axel Vervoordt Gallery © Vincent Everarts

LES ARTISTES

RENATO NICOLODI

Les œuvres de Renato Nicolodi disséminées au sein de l'allée principale trouveront un écho particulier dans l'architecture du Fort d'Emines. La dimension architecturale, élément central de son travail, évoque des constructions incertaines entre le monument funéraire et l'architecture militaire.

« Je vois l'architecture comme un outil. Si j'étais moi-même architecte, je n'aurais pas la même liberté dans le travail que je fais. » Si l'architecture joue un rôle central dans son travail de sculpteur, c'est en tant que structure vidée de toute fonctionnalité,

transformée en un pur langage formel et visuel. L'artiste lui-même se réfère à des formes archétypales qui évoquent pour beaucoup celles glorifiées par les nazis et les fascistes sous Hitler et Mussolini : elles sont avant tout l'expression symbolique du pouvoir, quelle que soit la culture ou l'époque.

A Emines, Renato Nicolodi a privilégié l'extérieur du site pour installer ses œuvres. Ici, la nature joue avec l'architecture et reprend peu à peu ses droits dans un décor inchangé depuis un siècle. Positionnée face à un des murs en béton criblé d'impacts, *Speculatio* se présente comme un cercueil vertical en pierre bleue de plusieurs tonnes. L'artiste invite le public à y entrer par un escalier et une porte en métal. Une expérience claustrophobique qui se transforme lorsque le spectateur découvre une meurtrière lui permettant de regarder au-dehors. « On est là dans un espace qui offre une perspective rapprochée sur le mur du fort, comme une lunette donnée pour regarder l'environnement d'une certaine façon, sous un angle précis, à l'échelle de l'individu » évoque l'artiste.²

Ses sculptures énigmatiques évoquent son histoire personnelle et la mythologie familiale qui s'est construite autour de la participation de son grand-père à la Seconde Guerre, côté italien. Soldat dans l'armée de Mussolini, capturé par les Allemands, il sera fait prisonnier dans plusieurs camps avant de réussir à s'échapper en Belgique et entrer dans la résistance.

« Il me racontait comment était son espace de détention en décrivant ce qu'il voyait – un morceau de mur, une brique qui dépasse. Je pouvais m'appropriier les bunkers car je les connaissais grâce aux histoires de mon grand-père. »³

Né en 1980 à Bruxelles, **Renato Nicolodi** se forme à l'Ecole Saint-Luc de Bruxelles puis à la Haute école des Beaux-Arts de Gand (HISK), il travaille principalement la sculpture mais aussi la photographie et la peinture. La mémoire reste l'un de ses thèmes de prédilection qu'il revisite à travers le prisme du souvenir.



Renato Nicolodi - SPECULATIO I, 2016
180 x 180 x 340 cm
Pierre bleue & acier inoxydable
Courtesy Axel Vervoordt Gallery
© Vincent Everarts



Renato Nicolodi - SCRINIUM I, 2015
149 x 153 x 249 cm
Pierre bleue & laiton
Courtesy Axel Vervoordt Gallery
© Vincent Everarts



Renato Nicolodi - OMNIUM MEMORIA,
2016
Laiton, 220 x 18 x 18 cm
Courtesy Axel Vervoordt Gallery
© Vincent Everarts

² Extrait du catalogue de l'exposition, *Renato Nicolodi : une poétique de l'absence*, Aliénor Debrocq, Ed. Stichting Kunstboek, 2018.

³ Idem

JUAN PAPARELLA

Son oeuvre multiple (de la photographie au dessin), parle de notre complexité humaine, de l'instabilité du monde et de la fragilité de la vie. Dans son travail, on trouve un attachement particulier pour le lieu.

L'intervention artistique pensée pour Emines redessine les « Contours imperceptibles de la mémoire » en fonction de l'architecture militaire.

Paparella a compris qu'Emines est moins la mémoire du passé qu'un passé en souffrance. Ce que le vieux fort offre aux regards c'est un vestige oublié de l'histoire, un lieu désormais habité seulement par des fantômes. Par les œuvres qu'il dissémine dans l'ancienne fortification, Paparella nous fait vivre l'expérience d'éprouver son « être amoindri ». La ruine est la métaphore de la déliquescence des choses. Elle impose une autre vision du réel et intègre une expérience de la perte qui vaccine contre la rassurance.

Son art est la déploration poétique de ce qui échappe au pouvoir de l'homme, il oppose à l'arrogance de la perfection, la beauté du faillible.

Faut-il marcher sur les mots pour soigner les maux ? Voilà que Juan Paparella pave Emines d'intentions mémorielles. Avec lui, la poétique du verbe se voit foulée aux pieds. Des textes écrits à l'encre noire jonchent le sol d'un couloir, marcher dessus revient à les effacer « pas à pas ». Nos semelles humides nimbent d'un brouillard d'encre le récit d'Albert Michaux, brigadier d'artillerie en service au fort d'Emines en 1914. Ainsi, c'est par la voie de

l'effacement que le journal intime d'un soldat s'ouvre à plus de mémoires...

C'est une poétique de l'effacement qui magnifie le paradoxe de la mémoire. Plus nous désirons lire les mots qui s'offrent à nos pieds, plus nos pas se chargent de les faire disparaître.⁴

Né en 1965 à Buenos Aires, **Juan Paparella** est diplômé en 1989 de l'Académie des Beaux-Arts Prilidiano Pueyrredon de Buenos Aires. Formation qu'il enrichit auprès de plusieurs artistes dont Julian Schnabel et Horacio Coll et complète, entre autres, d'un doctorat en sculpture à l'Université de Salamanca en Espagne. Il vit en Belgique depuis 1991. Artiste plasticien pluridisciplinaire, il développe à travers son travail une série de questionnements philosophiques liés à la nature humaine et à son environnement.



Juan Paparella
Sans titre, 2018
Encre et papier
200 x 110 cm
© Vincent Everarts



Juan Paparella
Sans titre, 2018
Photographie et bois
200 x 110 x 60 cm
© Vincent Everarts



Juan Paparella
Sans titre, 2018
Photographie, papillon, métal et bois.
100 x 50 x 35 cm
© Vincent Everarts

⁴ Extrait du catalogue de l'exposition , Juan Paparella La mémoire du papillon, Olivier Duquenne, Ed. Stichting Kunstboek, 2018.

GEORGES ROUSSE

A Emines, Georges Rousse investit pas moins de 3 espaces pour mettre en place des anamorphoses⁵ qui convoquent mémoire du lieu et souvenirs personnels.

« Moi qui ai horreur des armes et de la guerre, je voulais construire une histoire qui me permettrait d'habiter ce lieu.

Après une première journée dans le fort, examinant mes photographies de repérage, j'ai considéré que deux espaces se prêtaient à une création, notamment une salle au potentiel impressionnant, où des tiges métalliques agressives sortent du plafond comme autant d'épées de Damoclès. Le spectateur que j'étais devenait soudain l'occupant du lieu... Il y aurait dans ce projet un aspect de commémoration. Pour être artilleur, il faut être bon en mathématiques pour calculer les portées, les courbes de tir... Mon lien avec le lieu serait la géométrie. Je me suis aussitôt mis à dessiner des formes simples, un carré, un cercle, un triangle, monochromes noirs traversant l'espace dans toute sa largeur, en relation avec la forte charge graphique et émotionnelle du lieu. Stalactites calcaires descendant de la voûte, nappes d'eau sur le sol, obscurité totale... Pas de fenêtres, pas de lumière du jour, des formes noires symbolisant cette absence de clarté. Un cercueil.



Georges Rousse, NAMUR 2018 (projet) © G. Rousse

« Lors de ma visite, les organisateurs du projet cherchant à marquer plus fortement l'entrée du fort, j'ai pensé à un « objet » en forme de cercle. Anamorphosé et vu du haut du chemin, il se présenterait comme un d'anneau épousant l'arrondi du couloir d'entrée. En même temps, il symboliserait le point de mire tout autant que le viseur ou la cible... Une sorte de sculpture interférant avec l'entrée du fort.



Le récit du Brigadier Michaux, son vécu dans le fort, en 1914 a également inspiré Georges Rousse. Pour lui, ces carnets pouvaient être assimilés aux graffiti absents des murs... Il a dès lors photographié des soldats de plomb de l'armée belge de 14-18 pour en découvrir les profils possibles. Leur silhouette contiendrait le récit d'Albert Michaux. Leur forme écrite apparaîtrait comme une ombre sur les murs du boyau qui mène au « poste de tir du plus gros canon »...⁶

Georges Rousse est né en 1947 à Paris où il vit et travaille. Depuis le Noël de ses 9 ans où il reçut en cadeau le mythique Brownie Flash de Kodak, l'appareil photo ne l'a plus quitté. Alors qu'il est étudiant en médecine à Nice, il décide d'apprendre chez un professionnel les techniques de prise de vue et de tirage puis de créer son propre studio de photographie d'architecture. Mais bientôt sa passion le pousse à se consacrer entièrement à une pratique artistique de ce médium sur la trace des grands maîtres américains, Steichen, Stieglitz ou Ansel Adams. C'est avec la découverte du Land Art et du Carré noir sur fond blanc de Malevitch que Georges Rousse choisit d'intervenir dans le champ photographique établissant une relation inédite de la peinture à l'espace. Il investit alors des lieux abandonnés qu'il affectionne depuis toujours pour les transformer en espace pictural et y construire une œuvre éphémère, unique, que seule la photographie restitue.

⁵ Peinture, dessin qui déforme volontairement l'objet représenté et dont l'apparence initiale ne peut être retrouvée qu'en observant l'œuvre d'un certain angle ou en ayant recours à un miroir courbe.

⁶ Extrait du catalogue de l'exposition, *Georges Rousse, « sculpteur d'espace »*, Georges Vercheval, Ed. Stichting Kunstboek, 2018.

LES PARTENAIRES

